



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

30 | avril 2001

Celui qui prendrait ce que j'écris pour la vérité serait peut-être moins dans l'erreur que celui qui le prendrait pour une fable

L'ARCHE DE NOÉ et autres articles religieux de l'abbé Mallet dans l'*Encyclopédie*

Walter E. Rex



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/69>
ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 10 avril 2001
Pagination : 127-147
ISBN : 2-252-03311-8
ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Walter E. Rex, « L'ARCHE DE NOÉ et autres articles religieux de l'abbé Mallet dans l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 30 | avril 2001, mis en ligne le 17 juin 2006, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/69>

Propriété intellectuelle

Walter E. REX

L' ARCHE DE NOÉ et autres articles religieux de l'abbé Mallet dans l' *Encyclopédie*

Avant-propos

Pourquoi faire publier en français un article ayant paru en anglais aux États-Unis il y a plus de vingt ans ? C'est tout d'abord que le sujet de l'article, l'abbé Mallet, auteur très oublié aujourd'hui, a une importance exceptionnelle pour l'histoire de l' *Encyclopédie* — beaucoup plus que la plupart des érudits ne le croient. En effet, il y a rédigé plus de 2 000 articles portant sur la théologie, l'histoire et les antiquités, entres autres sujets, et qui ont été presque totalement ignorés. C'est aussi que personne en France, semble-t-il, ni d'ailleurs en Grande-Bretagne, n'a pris connaissance de mon article sur lui lors de sa parution. C'est, finalement, que le grand spécialiste américain de l' *Encyclopédie*, Frank Kafker, dans les pages mêmes de cette revue, en 1990 (R.D.E. 8, p. 101) — et sans la moindre allusion à mes recherches — a cru pouvoir résumer le rôle théologique de l'abbé Mallet en une seule phrase: « Savant d'obédience catholique, il resta à l'écart de toute controverse ». Or, la vérité sur l'abbé Mallet est tout autre, et bien plus intéressante, fascinante, même — comme on va le voir.

Aussi en fais-je publier la traduction suivante, sans abrégier le contenu de l'article. J'espère que les lecteurs des RDE se souviendront qu'à l'origine ce texte s'adressait aux membres de la Société américaine des dix-huitiémistes, c'est-à-dire à un public essentiellement non-catholique, et que, si sophistiqués qu'ils fussent en histoire politique et en littérature, voire spécialistes de l' *Encyclopédie*, ils n'avaient pas tous autant de lumières en matière de théologie.

¹ *Eighteenth-Century Studies*, 9, 1976, pp. 333-352.

I

L'article sur l'Arche de Noé écrit par l'abbé Mallet pour le premier volume de l' *Encyclopédie* a de quoi surprendre ². Il compte en effet parmi les plus longs des 562 articles rédigés par l'auteur pour ce volume et l'on peut se demander, tout d'abord, si le sujet justifiait un développement aussi exceptionnel. Du point de vue théologique, le bateau qui abrita Noé durant le Déluge mérite-t-il cinq fois plus de colonnes in-folio que le mot ^{ANGE}, par exemple, ou sept fois plus que le mot ^{ALLÉLUIA?} En outre, la focalisation très étroite de cet article semble également suspecte : l'abbé ne s'arrête pas un instant pour réfléchir aux profonds aspects théologiques de cette grandiose histoire de l'Ancien Testament: les péchés de l'humanité, la nature des châtements divins, les élus que Dieu choisit de sauver ou le message d'espoir sur lequel s'achève le récit. Laissant de côté toutes ces questions, l'abbé se préoccupe uniquement de ce que l'on appellerait aujourd'hui la science de la logistique. Quelles dimensions l'Arche devrait-elle avoir afin de pouvoir contenir tous ces animaux ? Et, en premier lieu, combien y aurait-il d'animaux et quelle serait, en moyenne, la place occupée par chacun d'eux ? Les couples d'animaux de chaque espèce stipulée dans la Bible suffiraient-ils ou bien faudrait-il faire venir des moutons supplémentaires à bord afin de nourrir les loups et autres carnassiers durant la traversée ? Il faudrait prévoir de la place pour entreposer les vivres, bien entendu. Sans parler du problème incessant de l'enlèvement de tous les excréments...

L'abbé ne se contente pas non plus de nous donner l'avis d'un seul érudit sur ces questions : il cite toutes sortes d'opinions provenant d'experts tant anciens que modernes — et nous avons tôt fait de découvrir qu'ils ne s'entendent sur rien. Combien de temps fallut-il à Noé pour construire son Arche ? Certains disent qu'il y travailla pendant 100 ans, alors que d'autres avancent 78, et que d'autres encore optent pour 52, tandis que les Mahométans réduisent le chiffre à trois ans seulement. Combien y avait-il de stalles pour les animaux ? De nouveau, on a le choix entre 72, 300, 333 et 400, selon l'expert que l'on choisit de croire. Mais la question la plus épineuse était de retrouver la véritable longueur de la coudée spécifiée par Moïse, auteur présumé du livre de la Genèse. Apparemment, la coudée

2. *Encyclopédie*, I, 1751, 606A-609B. On trouvera d'autres études sur cet article dans le *Diderot* d'Arthur Wilson, New York, 1972, p. 147, *The "Encyclopédie" and the Clerks* de Robert Shackleton, Oxford, 1970, p. 10-11, et *Les Encyclopédistes* de L. Ducros, Paris, 1900, p. 197-198. Pour une bibliographie complémentaire d'ouvrages consacrés à l'Arche de Noé, voir l'article de E. Mangenat, «Arche de Noé », dans le *Dictionnaire de la Bible* édité par F. Vigouroux, I, 326B.

moderne était trop courte pour construire un vaisseau assez grand pour contenir Noé, sa famille, les animaux, et leur nourriture pendant un an. Mais peut-être était-ce à la coudée géométrique d'Égypte que la Bible faisait allusion, comme d'aucuns l'ont avancé, ce qui donnerait une dimension six fois plus longue que la coudée ordinaire. Cependant, l'abbé ne trouve pas cette idée convaincante. Tout d'abord, pourquoi donc les anciens Hébreux utiliseraient-ils des mesures égyptiennes ? Ensuite, si l'on avait utilisé une telle coudée, l'Arche aurait 2 700 pieds de longueur, produisant une capacité qui, fait obligeamment remarquer l'abbé, serait superflue. L'abbé n'est pas davantage convaincu par les interprètes qui suggèrent que les coudées de Noé étaient plus grandes en ce temps-là parce que les hommes eux-mêmes étaient plus grands. Cela n'est pas un bon argument, rétorque l'abbé Mallet: si les hommes étaient plus grands, les animaux devaient l'être aussi, ce qui veut dire que le problème fondamental — celui de trouver assez de place — n'est toujours pas résolu.

Aucun aspect de la construction de l'Arche n'est négligé. De quelle sorte de bois était-elle faite ? L'abbé Mallet compare les mérites respectifs du cyprès, du cèdre et de divers autres conifères, tels le pin, le sapin, le térébinthe, qui furent tous proposés par différents commentateurs. Comment trois ou quatre hommes (le nombre choisi dépend de la date à laquelle on situe la naissance du dernier fils de Noé) auraient-ils pu avoir, à eux seuls, la force requise pour rassembler tout le bois de charpente nécessaire à la construction de l'Arche ? L'abbé a ses idées sur la question. Il sait également ce que les commentateurs ont écrit sur la forme du bateau, le nombre de ponts, et le meilleur endroit pour entreposer l'eau douce.

Vers la fin de son article, l'abbé Mallet nous fait faire une visite guidée de deux plans complets de l'Arche. Nous étudions d'abord le projet de M. Le Pelletier, érudit de Rouen, qui divise fort méthodiquement son Arche en 36 écuries pour les animaux, 36 cages pour les oiseaux, et 36 cellules pour les ustensiles de cuisine, les provisions, les graines, etc. A la famille de Noé, il alloue quatre chambres, une cuisine et 48 coudées d'espace « pour se promener », et suggère prudemment que, lors de l'embarquement, Noé a dû faire monter les plus gros animaux et oiseaux d'abord, puis les mettre au milieu du vaisseau afin d'empêcher que celui-ci ne chavire.

Mais le point culminant de cet article est, sans aucun doute, notre visite de l'Arche conçue par le Père Jean Buteo, un moine du *XV^e* siècle, originaire du Dauphiné. Son Arche est une œuvre étonnante, surtout quand on songe qu'il emploie la coudée plus courte, celle de dix-huit pouces. On découvre, dans tous les recoins de cette Arche à quatre étages, les mécanismes les plus ingénieux : la porte du second étage s'ouvre à la façon d'un pont-levis, et, à l'intérieur, on trouve une galerie qui longe tout le flanc du bateau. Il y a deux escaliers, un à chaque extrémité, menant aux étages supérieurs (commodité à laquelle personne d'autre n'a pensé) et des

ouvertures ménagées pour l'aération des exhalaisons malsaines. Un vivier contiendrait des poissons destinés à nourrir certains mammifères et « oiseaux amphibies ». Les plafonds des stalles sont également percés, pour que la nourriture puisse être simplement versée aux animaux depuis le haut. L'eau y est amenée au moyen de conduits prévus à cet effet. L'étage supérieur, où logent Noé et sa famille, ainsi que les oiseaux, est spacieux et possède une fenêtre ainsi que des magasins pour les denrées à conserver à l'abri de l'humidité.

Certes, il faut convenir que cette invention est ingénieuse. Sûrement, un monde aussi fascinant que celui de la bouche de Pantagruel, bien qu'il soit loin d'être décrit avec un art aussi consommé. Mais, juste au moment où nous sommes le plus intrigués par le côté plausible et la sécurité reconfortante de la création du Père Buteo, l'abbé Mallet crève la bulle et tout l'édifice s'écroule. Le Père Buteo s'était trompé de coudée; tous ses calculs sont erronés. D'ailleurs, il ne serait guère logique d'enfermer les animaux au-dessous du niveau de l'eau, comme il le fait, au risque de les étouffer; ceux-ci devraient changer de place avec les réserves de nourriture qui, étant plus lourdes, ont leur place tout indiquée dans la cale. Quant à l'ingénieux passage longeant le second étage sur l'un des deux côtés, il aurait pour conséquence un bateau aussi mal proportionné que totalement déséquilibré.

Avant même d'avoir eu le temps de nous remettre de ce choc, nous lisons les mots du docte Dom Calmet qui, dans un passage cité par l'abbé Mallet, fait remarquer qu'il est extrêmement difficile de prévoir tous les problèmes se rattachant à l'Arche. Peu l'ont fait, dit-il, et, tandis que nous étudions la liste des difficultés qu'il a dressée lui-même, nous nous demandons si quelqu'un l'a jamais fait, ou serait capable de le faire. Finalement, l'abbé Mallet renvoie le lecteur à la dissertation de M. Le Pelletier, où l'on verra ces difficultés, dit-il, « éclaircies ». Sur ce, il laisse tout bonnement choir le sujet, et passe à autre chose ³.

Comme Pierre Bayle aurait aimé cet article! Comme il aurait voulu l'avoir écrit! Il aurait tout particulièrement apprécié l'absurdité de la question posée en premier lieu, puis le parfait ridicule des opinions contraires proposées par les savantes autorités. De façon plus plaisante encore, après nous avoir lancés dans d'infinies spéculations au sujet de l'Arche, après l'avoir ainsi fait surgir dans notre imagination, avec tous ses problèmes de logistique, l'abbé Mallet nous laisse, en de compte, avec une non-réponse, un vide, voire même un non-événement. Sûrement, après tout cela, on ne peut conclure qu'une chose: que l'Arche n'a jamais existé ou que, si elle a bien existé, s'il y a réellement eu un Noé ayant construit

3. Dans la conclusion de son article, l'abbé Mallet se demande si les restes de l'Arche se trouvaient encore sur le Mont Ararat.

une Arche, on doute fortement que celle-ci ait jamais pu flotter — en fait, avec toutes ses cargaisons de vivres, ses réserves d'eau douce, son vivier, ses moutons supplémentaires pour les carnassiers, ses coudées de grande envergure et ses bouches d'aération, on peut seulement conclure que, lorsque les eaux commencèrent à monter, elle coula promptement à pic.

N'est-ce pas là une ingénieuse satire ? Une parodie, en fait, de l'art traditionnel de la critique biblique, qui semble parfaitement calculée pour montrer l'appauvrissement intellectuel, l'inefficacité, l'absurdité de l'approche scolastique des Écritures. Quel homme plaisant et plein d'esprit cet abbé Mallet devait être — un parfait compagnon, certes, pour Diderot et ses ingénieux collaborateurs de l' *Encyclopédie*.

La source la plus complète de renseignements du XVIII^e siècle que nous ayons à son sujet est l' *Éloge* de D'Alembert, écrit après la mort de l'abbé et publié en tête du sixième volume de l' *Encyclopédie* (1756) ⁴. Curieusement, cet *Éloge* offre une impression vraiment différente de celle que l'on a quand on lit sa satire de l'Arche de Noé. D'Alembert souligne la modestie de l'abbé, ses origines provinciales, son orthodoxie incontestable et, par-dessus tout, sa modération en matières théologiques : son esprit conciliateur, ouvert aux compromis, sa tolérance, la patience dont il fit preuve lors des controverses jésuites-jansénistes. Chose singulière, D'Alembert ne mentionne ni les talents géniaux d'un auteur satirique ni sa personnalité étincelante. En fait, on a l'impression d'un individu plutôt terne. Bien que D'Alembert fasse de son mieux pour montrer l'intérêt des livres scolaires jadis écrits par l'abbé pour de plus jeunes élèves, il est clair, toutefois, que ces productions ne contiennent pas la moindre syllabe originale. Elles ne sont que de banales compilations, platement assemblées, d'idées avancées par des gens plus illustres que lui.

Plus surprenant encore est un certain renseignement qui se trouve dans la plus longue étude moderne publiée sur l'abbé, celle de Franco Venturi ⁵. Bien que le Professeur Venturi souligne, comme D'Alembert avant lui, la modération de l'abbé, son souci de transiger, d'aboutir à des compromis et de ne pas détoner, on découvre aussi, dans les citations de ces œuvres de jeunesse sur lesquelles D'Alembert passe si rapidement, que l'abbé exprime des attitudes et opinions que l'on ne s'attendrait jamais à trouver chez un futur collègue de Diderot. Il s'alarmait de la vague d'idées dangereuses venues en France d'Outre-Manche, le sensationnisme de Locke, la philosophie de Hobbes, etc., à un point tel qu'il avait sérieusement proposé que l'étude de l'anglais devrait être bannie, excepté, naturellement, dans le cas extrême des spécialistes qui auraient besoin de

4. P. iii-v.

5. *Le Origini dell 'Enciclopedia*, 2^e édition, Turin, 1964, pp. 43-47.

cette langue pour le bien de la religion ou de l'État. Le Professeur Venturi note que cela révèle un abbé Mallet allant à contre-courant des tendances de son époque. On peut le dire... De plus, cette œuvre date de 1747, seulement un an avant que l'abbé lui-même ne devienne encyclopédiste.

Mais le renseignement le plus étonnant sur l'abbé Mallet se trouve dans les textes des articles annulés, récemment publiés par Richard Schwab dans son *Inventory of Diderot's Encyclopédie*. Nous y apprenons que deux articles rédigés par l'abbé Mallet pour l' *Encyclopédie* furent censurés au dernier moment : l'un, totalement éliminé, l'autre, radicalement révisé. Dans le plus long de ces deux articles, *CONSTITUTION UNIGENITUS*, l'abbé avait tracé l'histoire de la fameuse bulle papale contre les jansénistes et exprimé des opinions particulièrement vives à son sujet. Il n'est nul besoin de faire ici l'historique de la querelle au sujet de la bulle condamnant le jansénisme tardif de Quesnel: on sait le mal que Louis XIV eut à la faire accepter en France de façon unanime et comme il était proche du succès quand la mort coupa court à sa victoire finale. Il n'est pas besoin non plus de souligner à quel point cette bulle — non seulement aux yeux des jansénistes et de leurs nombreux sympathisants au sein du Parlement, mais aussi aux yeux de nombreux autres hommes d'église libéraux — en était venue à symboliser tout ce qu'il y avait eu de plus odieux durant le règne de Louis XIV : l'abus de l'autorité royale en matière de religion, la prise que la papauté, désireuse de la tenir à sa merci, tentait d'exercer sur l'Église gallicane. Après des actes de violence inouïs d'un côté comme de l'autre, pour et contre la bulle, la querelle était sur le point de s'éteindre en 1754. Ce fut le moment choisi par l'abbé Mallet pour produire son article qui, dans le texte publié pour la première fois par le Professeur Schwab, se révèle être une attaque cinglante contre les jansénistes, en même temps qu'un panégyrique exalté de ceux qui soutenaient le pape et le roi.

Quesnel, le janséniste dont les doctrines furent condamnées par la bulle, y est dépeint comme un dissident doublé d'un provocateur, un forçat évadé, un exilé insubordonné, résistant à l'autorité des sages hommes d'église, quelqu'un, en conclut-on, que tous ceux qui sont attachés à leur roi et à leur religion devaient éviter. L'abbé Mallet n'entre pas dans le côté théologique de la querelle ; il concentre toute son attention sur les

6. *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 80, 1971, annexe B, pp. 127-148.

7. Texte publié dans l' *Inventory* de Schwab, annexe C, p. 149-183. L'abbé ne prétend pas à l'originalité de son article ; en fait, il déclare à la fin que celui est tiré, « pour la plupart », du traité sur la grâce écrit par M. Montagne, Docteur de la Sorbonne, qu'il nomme « l'un des meilleurs théologiens que nous ayons aujourd'hui ». Cette déclaration et le ton même de l'article ne laissent aucun doute sur le fait que l'abbé Mallet embrasse entièrement les vues de M. Montagne.

8. Ces événements sont résumés dans l'ouvrage de L. Cognet, *Le Jansénisme*, Paris, 1961, pp. 85-120.

arguments moraux et légaux. Faisant grand cas de son impartialité, il recense — très brièvement, le plus souvent en une seule phrase — ce qu'il déclare être les principales objections de ses adversaires, et poursuit en enterrant chacune d'elles sous une masse de réfutations. Du début à la fin de l'article, il fait tout ce qu'il peut pour minimiser le sérieux de la vigoureuse opposition à la bulle en France, jubilant chaque fois qu'il peut rapporter la défaite des adversaires, trouvant des explications qui réduisent l'importance de leurs victoires, les passant sous silence ou tirant le rideau sur elles chaque fois que possible. Malgré les dires de l'abbé, rien ne pourrait être plus éloigné de l'impartialité que son analyse des jansénistes. Non pas qu'il y ait véritable malhonnêteté dans sa présentation, en dépit des partis pris ; plus vraisemblablement, on se trouve devant le cas d'un homme aveuglé par son zèle passionné pour la cause. Mais qu'il est curieux que D'Alembert le décrive comme un conciliateur modéré. Dans cet article, du moins, nous voyons, bien au contraire, un partisan averse qui tenta d'utiliser l'*Encyclopédie* afin de rompre une lance pour ses propres vues, fort conservatrices. Malesherbes, le grand directeur de la librairie, fut si convaincu de la nature partisane et unilatérale de cet article qui, il en était certain, ne manquerait pas de provoquer des conflits, qu'il le fit supprimer ⁹.

Il est également curieux que D'Alembert ait tant insisté sur l'esprit de tolérance de l'abbé Mallet: « Ennemi de la persécution, tolérant même autant qu'un Chrétien doit l'être, il ne voulait employer contre l'erreur que les armes de l'Évangile, la douceur, la persuasion, et la patience » (*Encyclopédie*, VI, v).

Cela est sans doute très édifiant, cependant, dans l'autre épreuve annulée publiée par le Professeur Schwab, un article intitulé *PACIFICATION* ¹⁰, l'abbé Mallet se montre en fait *en faveur* de la Révocation de l'Édit de Nantes. De nouveau, il évite les implications plus générales de son sujet: il ne considère pas un instant le problème de la violation des droits de la conscience, par exemple ; il ne réfléchit pas très longuement non plus sur les conséquences inhumaines de la Révocation. Son point de vue est étroit, ne s'étendant presque jamais au-delà de la lettre de la loi. L'abbé réduit ainsi l'entière question de la Révocation à un problème légal : le roi peut-il légitimement rompre une promesse faite à des hérétiques ? Si oui, alors, selon l'abbé Mallet, Louis XIV a bien agi.

Point n'est besoin de le dire, il est parfaitement évident, du moins dans les limites restreintes de l'esprit provincial de l'abbé Mallet, que l'action de Louis XIV était entièrement justifiée. Le roi n'est pas tenu d'observer sa promesse envers des hérétiques si c'est par un « esprit de révolte » que

9. Schwab, *Inventory*, p. 149-150.

10. Le texte se trouve chez Schwab, Annexe B, pp. 146-148.

celle-ci fut extorquée à l'origine — comme c'était le cas pour les calvinistes, selon l'abbé Mallet. Depuis quand, demande-t-il, des sujets sont-ils en droit de traiter d'égal à égal, faisant des revendications au nom de leurs propres intérêts ? De toute évidence, les rois de France n'auraient jamais accordé d'édits de tolérance de leur plein gré ; on les a forcés à en accorder malgré eux, et tout accord extorqué par la violence est nul et non avenu. Il n'importe pas davantage que Louis XIII et Louis XIV aient tous deux confirmé l'Édit de Nantes à une date antérieure. Pendant la période précaire de la minorité d'un roi, les circonstances pouvaient obliger ce dernier à prendre certaines mesures de prudence pouvant être « rectifiées » plus tard pour le bien de l'État ou de la religion. Puisqu'il est clair que le roi avait le pouvoir d'accorder l'Édit de Nantes en première instance, annulant de ce fait les édits qui l'avaient précédé, il est tout aussi clair qu'il avait le droit d'annuler celui-là à son tour. Finalement, en une brève péroraison, l'abbé nous rappelle que les premiers chrétiens — dont les calvinistes faisaient toujours si grand cas — mouraient en bénissant les empereurs qui les avaient mis à mort. Ils n'essayaient pas, dit l'abbé d'un ton mordant, d'arracher par la force des armes des édits en faveur de la Religion. Ainsi, tandis que, jusque là, il avait fait figure de partisan conservateur des prérogatives papales et de l'absolutisme royal, l'abbé cautionne maintenant la persécution religieuse.

Il est déjà surprenant pour qui que ce soit au milieu du XVIII^e siècle de se déclarer ouvertement en faveur d'un édit fort mal accueilli à la fois par les libéraux et par les modérés et destiné, plus tard, à rester gravé de manière indélébile dans l'esprit des révolutionnaires comme pièce à conviction accablante contre la monarchie. Mais que l'abbé Mallet tente de le faire dans le cadre de la grande tribune de tolérance religieuse qu'était l'*Encyclopédie* dépasse presque l'entendement. Pouvait-il être à ce point aveugle à l'esprit de l'entreprise de Diderot, sans parler des idées de son temps ? Les raisons qui poussèrent D'Alembert, dans son éloge, à blanchir l'abbé Mallet en faisant de lui un avocat de la tolérance ne sont pas claires non plus. De toute évidence, rien n'aurait pu être plus loin de la vérité ; il devait y avoir des raisons particulières à ces falsifications sur lesquelles on ne peut, pour l'instant, que spéculer.

Mais retournons brièvement à l'Arche de Noé. Peut-être est-il apparent, à présent, que l'article ne recèle que très peu d'humour intentionnel. Nous pouvons être absolument certains qu'un théologien aussi réactionnaire n'aurait jamais tourné la Bible en dérision ni satirisé à dessein la méthode scolastique d'interprétation des Écritures. Si humour il y a dans l'article, celui-ci est indubitablement inoffensif, du type « séminaire » : sourires ironisant sur le fait que les hommes s'entendent si rarement ou qu'il est aisé de s'égarer dans ses calculs. A n'en pas douter, l'abbé a pris plaisir à certaines suggestions pittoresques proposées par les

commentateurs ; toutefois la raison pour laquelle il a écrit cet article devait être essentiellement sérieuse. Quant aux philosophes du XVIII^e siècle, ils ne trouvèrent pas l'article amusant non plus. En fait, ce fut à propos d'un des articles de l'abbé Mallet, dont la seconde partie est en tous points senflable dans sa technique et son humour à celui que nous avons étudié, que Voltaire écrivit à D'Alembert : « Vous avez des articles de théologie et de métaphysique qui me font bien de la peine » (24 mai [1757], Best. 6569, vol. 31, p. 169).

Mais, pour nous, la leçon des trois contributions de l'abbé Mallet est autre. Puisque ses vues politiques et théologiques sont encore plus conservatrices qu'on ne l'avait reconnu, il est clair que, pour interpréter les articles théologiques de l' *Encyclopédie*, nous devons désormais tenir compte d'idées qui sont réactionnaires à un point que nous n'avions pas soupçonné. Peut-être serait-il temps de relire d'un œil neuf non seulement l'abbé Mallet, mais les trois contributeurs principaux d'articles théologiques à l'entreprise de Diderot lors de ses débuts. Comme le fait remarquer le Professeur Venturi, les articles de l'abbé Yvon n'ont jamais été examinés à fond¹² : nous en savons encore moins sur l'abbé Pestré. Jusqu'à ce que ces lacunes soient comblées, la perspective de laquelle nous voyons l' *Encyclopédie* sera inévitablement problématique.

En second lieu, l'air presque comique de l'article sur Noé fournit une bonne illustration, me semble-t-il, de l'état d'appauvrissement et d'impuissance auquel la pensée catholique *conservatrice* avait été réduite au milieu du XVIII^e siècle. Lançant aveuglément des coups contre les opinions politiques et théologiques acceptées partout dans les milieux philosophiques — du moins aux yeux de la génération formée par Pierre Bayle — les conservateurs tel l'abbé Mallet n'étaient pas du tout à la hauteur des grandes questions intellectuelles de l'époque.

Quant à l'article de l'abbé Mallet sur la Révocation, le reste de son histoire est presque trop beau pour être vrai. L'abbé Mallet était mort depuis de nombreuses années lorsqu'on imprima le texte et, bien sûr, D'Alembert avait démissionné de ses fonctions d'éditeur depuis longtemps. Cependant, parmi les éditeurs qui restaient, un homme astucieux découvrit, parmi les épreuves, la page où figurait l'article, juste à temps pour empêcher qu'il ne soit distribué sous sa forme originale¹³. De façon

11. L'article *ENTERE*, V, 665B-670A.

12. *Origini*, pp. 50-58.

13. Le Professeur Schwab note que quelques exemplaires de l'article original furent publiés dans une édition rare de l' *Encyclopédie*, l'édition « Riverside », *Inventory*, pp. 95 ff. Il semble, d'après les épreuves annulées, que les éditeurs avaient d'abord songé à publier l'article *PACIFICATION* tel qu'il avait été écrit, pour en faire ensuite une critique ironique dans l'article suivant, *PACIFIQUE*. Toutefois, ils se rendirent compte, par la suite, que cela ne suffirait pas à neutraliser l'effet délétère de l'article, qu'ils récrivirent subséquemment.

particulièrement ingénieuse, ce collaborateur anonyme réécrivit l'article, préservant, autant que possible, ce que l'abbé Mallet avait écrit, mais, chaque fois que cela était nécessaire, donnant un tour nouveau à sa signification ; de ce fait, nous lisons maintenant les mots originaux de l'abbé à jamais enchâssés dans un article qui dénonce violemment la Révocation et loue, avec l'éloquence qui se doit, les bienfaits de la tolérance religieuse. Pour parachever la revanche, on eût aimé que l'éditeur ait laissé la signature habituelle de l'abbé là où elle figurait, à la fin.

II

Je suis persuadé que la cruelle déclaration de l'abbé Mallet touchant la persécution des protestants français n'est pas vraiment due à un aveuglement, mais représente une prise de position hostile contre l'esprit tolérant de l'entreprise de Diderot. Il est difficile, sinon, d'expliquer non seulement cet article, mais beaucoup d'autres passages fondamentalement opposés à la conviction la plus profonde des philosophes. Cependant, afin d'interpréter de tels articles selon le sens voulu par l'auteur, il faut se souvenir qu'ils provenaient de la plume d'un conservateur de droite qui se servait de « mots code » pour susciter des réponses obligées de la part des fidèles. Sans doute, le début de l'article *ALBIGEOIS* [Cathares] (I, 245B-246A) peut sembler plutôt anodin à notre époque devenue si séculière et ignorante en matière de théologie :

... secte générale composée de plusieurs hérétiques qui s'élevèrent dans le *xviii* siècle, et dont le but principal était de détourner les Chrétiens de la réception des sacrements, de renverser l'ordre hiérarchique, et de troubler la discipline de l'Église.

Mais pour les pieux hommes d'église du *xviii* siècle, le premier verbe — « s'élevèrent » — constituait, à lui seul, un signal. En effet, les chrétiens orthodoxes ne « s'élevaient » pas à la manière des hérétiques ; ils n'avaient aucun désir de se placer au-dessus des autres ou de les dépasser, comme ce mot semble l'impliquer. Un orthodoxe savait que le devoir d'un bon chrétien était de *rester humblement à sa place*, au sein de la pieuse multitude de l'Église universelle. Ainsi, le verbe « s'élever », si fréquemment employé à propos des hérétiques, suggérait automatiquement quelque chose de dangereux et de répréhensible à un orthodoxe ; il pouvait même engendrer un désir pour le terme opposé : « réprimer » ou « abattre ».

La version originale de l'article portait la signature de l'abbé Mallet [G] à la fin. A la suite d'une erreur, cette signature a été omise dans la réimpression du texte par le Professeur Schwab.

Semblablement, la deuxième phrase de l'article a perdu une grande partie de la force qu'elle avait du temps de l'abbé Mallet: puisque nous ne concevons plus les sacrements comme moyen de salut, il nous est véritablement impossible d'imaginer les souffrances spirituelles endurées par les fidèles lorsqu'ils en étaient privés. L'accusation de l'abbé Mallet selon laquelle l'objectif fondamental des albigeois était de « détourner les chrétiens des sacrements » aurait eu une gravité qu'il nous est difficile de pleinement comprendre aujourd'hui. Mais pour quelqu'un qui partageait la mentalité de l'abbé Mallet, cette dernière accusation pouvait être la plus sérieuse de toutes : « renverser l'ordre hiérarchique... troubler la discipline de l'Église ». Elle implique en effet que les Albigeois refusaient d'accepter l'autorité des prêtres, des évêques et du pape, menaçant par là l'édifice entier de l'Église. De nouveau, les verbes « renverser » et « troubler » évoquent des images inquiétantes de renversement et de chaos, voire même d'allusions à un gouvernement par la populace, en contraste marqué avec le calme reposant de l'« ordre hiérarchique », à la structure rassurante, et la tranquillité vertueuse de la « discipline ».

Le fait est que, depuis les premiers mots de son article, l'abbé Mallet décrit ces hérétiques en des termes qui les rendraient haïssables à un orthodoxe. Lisant son évocation tendancieuse, les croyants de droite devaient être heureux que saint Dominique et les forces séculières aient été là pour réprimer les hérétiques quand ceux-ci se soulevaient, pour les empêcher de détourner les chrétiens du salut et pour rétablir l'ordre et la discipline si indispensables au bien-être de l'Église. On peut même se souvenir que Louis XIV avait précisément joué un tel rôle auprès des calvinistes et, en fait, la perspective d'ensemble de l'abbé Mallet, son insistance sur la hiérarchie, l'ordre et la discipline à l'intérieur de l'Église comme de l'État, est une perspective que nous associons beaucoup plus spontanément avec l'âge de Louis XIV qu'avec l'âge de Voltaire.

L'article ANABAPTISTES (I, 392A–393B) fournit un autre exemple du caractère anachronique que l'abbé Mallet avait acquis, du moins dans le contexte de l' *Encyclopédie*. D'après la description que l'abbé fait de ces hérétiques, nous pouvons conclure qu'ils étaient pacifistes et communistes: ils refusaient de prêter serment ou de porter les armes, et possédaient tous leurs biens collectivement. Ils étaient aussi égalitaristes, puisque l'abbé Mallet nous dit qu'ils s'opposaient aux autorités et à la noblesse et enseignaient aux hommes qu'ils étaient libres et indépendants. On peut imaginer quelles spéculations intéressantes de semblables sujets auraient pu inspirer au chevalier de Jaucourt ou à Diderot, et en fait nous savons, d'après des articles tels que PRIVILÈGE, AUTORITÉ POLITIQUE et INTOLÉRANCE, que ces sujets donnèrent naissance aux discussions les plus éclairées de l' *Encyclopédie*.

En revanche, lorsque ces mêmes articles proviennent de la plume grinçante de l'abbé Mallet, tout ce qu'ils secrètent est de la rancœur. La plupart du temps, l'abbé pense qu'il lui suffit de coucher les doctrines par écrit pour que chacun voie comme elles sont effroyables : « Ils enseignaient... que c'était un crime que de... porter les armes... Ils inspirèrent de la haine pour les puissances et pour la noblesse... » Mais, de temps à autre, il ajoute de petits détails qui ne laissent aucun doute sur ce qu'il pense de ces hérétiques : il parle de leurs « horribles excès » en Westphalie et de leurs promesses de bonne fortune à tous ceux qui se joindraient à eux pour « exterminer les impies », c'est-à-dire, explique obligeamment l'abbé Mallet, ceux qui s'opposaient à leurs croyances. Ou bien encore : « Telles étaient les suites du fanatisme où Luther lui-même avait plongé l'Allemagne par la liberté de ses opinions... » De toute évidence, « liberté d'opinion » est une expression qui n'a pas bon cours dans le vocabulaire de l'abbé Mallet.

À la lumière de l'attitude sévère de l'abbé Mallet envers la persécution des calvinistes, je trouve à son article *ACTES DE FOI* (auto-da-fé) (I, 116B) une concision qui donne le frisson. Après seulement quinze lignes, il s'achève sur ces mots : « Les condamnés à mort sont livrés au juge séculier par les inquisiteurs, qui le prient que tout se passe sans effusion de sang ; s'ils persévèrent dans leurs erreurs, ils sont brûlés vifs » ¹⁴. Et comme un lecteur imbu d'idées sociales et religieuses semblables à celles de Diderot a dû haïr l'article *ALLÉLUIA* (I, 281A-B), dans lequel, après avoir rapporté de nombreux détails édifiants sur les usages de ce chant sacré, l'abbé Mallet raconte comment, selon Sidoine Apollinaire, les forçats ou rameurs travaillant à bord de galères avaient l'habitude de chanter l'alléluia à voix haute comme signal « pour s'exciter et s'encourager à leur manœuvre » ¹⁵.

Comment se fait-il donc que l'abbé Mallet ait été choisi pour être l'un des principaux collaborateurs de l'*Encyclopédie* ? Les raisons de ce choix demeurent obscures, d'autant plus que l'abbé n'était suffisamment exceptionnel ni par le talent, ni par la réputation, ni même par le savoir (son atout majeur) pour devenir un candidat vraisemblable d'après ses seuls mérites. Toutefois, un détail à son sujet peut avoir une certaine importance

14. Le contraste entre l'abbé Mallet et les philosophes est particulièrement évident si l'on met en regard de ce texte glacial l'article *HERÈSES* par le chevalier de Jaucourt, VIII, 158A-B, dont un passage dit : « À Dieu ne plaise qu'on prétende faire ici l'apologie des hérésies. On désirerait au contraire que les Chrétiens n'eussent qu'une même foi ; mais puisque la chose n'est pas possible, on voudrait du moins qu'à l'exemple de leur Sauveur, ils fussent remplis les uns pour les autres de bienveillance et de charité ».

15. Il est bien possible que la mention gratuite — et fort surprenante — du nom de l'abbé Mallet par Diderot dans l'article sur les crapauds (* *CRAPAUDS*, IV, 434B) ait une légère tonalité de vengeance empreinte d'humour. On peut en lire le texte dans l'ouvrage de J. Lough, *The Encyclopédie in Eighteenth-Century England and Other Essays*, Newcastle upon Tyne, 1970, p. 174.

en ce domaine: à une certaine date — que les érudits aimeraient beaucoup établir — l'abbé entra en relation avec l'un des plus puissants prélats du XVIII^e siècle, Jean-François Boyer, ancien évêque de Mirepoix et précepteur du Dauphin. Boyer avait accès direct à Louis XV ; en fait, d'après Malesherbes, ce fut Boyer qui alla trouver le roi et, les larmes aux yeux, dénonça les deux premiers volipes de l' *Encyclopédie* comme un danger pour la religion et pour l'État. A la suite de cet entretien, les volumes furent bannis par décret royal et l'on offrit à Boyer de choisir les théologiens qui serviraient de censeurs pour les volumes suivants. Ce dernier fut également un instigateur dans la condamnation de la thèse de l'abbé de Prades à la Sorbonne, événement qui compromit si gravement la continuation de l' *Encyclopédie*. Hostile aux jansénistes (Voltaire le fustigea pour avoir rendu obligatoire l'usage de « billets de confession » certifiant le non-jansénisme orthodoxe de tous ceux qui recevaient les sacrements)¹⁸, Boyer était aussi connu pour être bon ami des jésuites. Malesherbes le nomma le « plus ardent ennemi » de l' *Encyclopédie*¹⁹.

Quant aux relations de Boyer avec l'abbé Mallet, on a dit que, lors de l'affaire de l'abbé de Prades, l'abbé Mallet avait servi d'influence modératrice entre un Boyer courroucé et les encyclopédistes²⁰ et D'Alembert fit grand cas du fait que l'abbé Mallet refusa de s'allier à la majorité à la Sorbonne pour voter la condamnation de l'abbé de Prades, comme Boyer l'aurait voulu, sans avoir préalablement entendu sa défense. Mais, ici aussi, les faits sont plutôt nébuleux : le vote de l'abbé Mallet à la Sorbonne était certainement dû à des considérations de procédure plutôt que de théologie, car il n'y a aucune raison de croire qu'il ait été d'accord avec une seule des doctrines condamnées dans la thèse contestée. Du reste, sur la liste, soigneusement établie par l'abbé de Prades lui-même, de tous ceux qui, de près ou de loin, pouvaient être considérés comme ses partisans, on remarque l'absence du nom de l'abbé Mallet.

La preuve la plus révélatrice touchant les relations entre Boyer et l'abbé Mallet consiste en une brève déclaration dans une lettre de Malesherbes au sujet de *CONSTITUTION UNIGENITUS*, l'article qu'il avait

16. Voir Wilson, *Diderot*, p. 159.

17. Pierre Grosclaude, *Malesherbes témoin et interprète de son temps*, Paris, 1961, p. 103-104.

18. *Le Tombeau de la Sorbonne* in *Œuvres complètes de Voltaire*, édité par Louis Moland, Paris, 1877-82, XXIV, 19.

19. Wilson, *Diderot*, p. 103-104.

20. Venturi, *Origini*, p. 47-48.

21. Je dois ce renseignement à Dorothy Caiger Senghas, « The Abbé Mallet: Contributor to the Encyclopédie », *Mémoire de Maîtrise*, Département d'Histoire, Université de Californie à Davis, 1968, p. 43. Voir l' *Apologie de Monsieur l'Abbé de Prades*, Première Partie, Amsterdam, 1753, pp. 18-23, 55.

décidé de supprimer, comme on s'en souvient. Dans une lettre à son père, Malesherbes déclare que l'abbé Mallet avait écrit *CONSTITUTION UNIGENITUS* parce qu'il jugeait nécessaire de le faire « pour mériter la protection de M. l'ancien évêque de Mirepoix [c'est-à-dire Boyer] »²². Le moins que l'on puisse conclure de cette déclaration est que, dans ce cas, l'abbé Mallet agissait comme s'il aspirait à devenir ou à continuer d'être le protégé de Boyer. Telle quelle, l'expression « mériter la protection de M. l'ancien évêque de Mirepoix » possède une certaine ambiguïté évasive. Mais, heureusement, une anecdote rapportée dans l'hebdomadaire janséniste clandestin, *Les Nouvelles ecclésiastiques*, du 19 juin 1754, nous permet de voir très exactement quel genre de « protection » Malesherbes avait à l'esprit²³.

Les Nouvelles ecclésiastiques relatent que, le 25 février 1754, M. le Fevre, Syndic de la Faculté de Théologie de l'Université de Paris, fut nommé abbé à Soissons en récompense (si l'on peut dire) d'un service qu'il venait de rendre aux jésuites. La personne ayant arrangé cette nomination se trouvait être Boyer et, en fait, si Boyer détenait un pouvoir extraordinaire au sein de l'Église française, c'était, entre autres, parce qu'il avait la responsabilité de la « feuille des bénéfices », ce qui voulait dire qu'il était entièrement libre de choisir qui recevrait de telles sinécures. *Les Nouvelles ecclésiastiques* ajoutent que, dans ce cas, Boyer avait stipulé que « M. le Fevre remettrait son canonicat de Verdun à M. Mallet, professeur de Théologie à Navarre, et théologien de l' *Encyclopédie* » (p. 1 00A). Ainsi, l'abbé Mallet reçut, lui aussi, une sinécure du puissant Boyer, et l'on peut supposer que, comme cela avait été le cas pour le Syndic, c'était parce que l'abbé Mallet lui avait rendu des services.

Il semble, en outre, que les faveurs en question consistaient non seulement en l'article *CONSTITUTION UNIGENITUS* mentionné spécifiquement par Malesherbes dans sa lettre du 11 juillet 1754, mais en douzaines — ou, en réalité, centaines — d'articles remplissant les pages de l' *Encyclopédie* de dénonciations d'hérésies, d'attaques contre les jansénistes, d'explications édifiantes de points de doctrine, et de défenses d'interventions papales. A n'en pas douter, Boyer espérait que ces articles serviraient de contrepoids au libertinage des autres collaborateurs. En fait, l'importance, aux yeux de Boyer, du rôle de Mallet dans l' *Encyclopédie* avait peut-être quelque chose à voir avec la nomination, en 1751, de ce médiocre

22. « ...l'auteur qui a fait l'article et le censeur qui l'a approuvé ont cru l'un et l'autre que cela leur estoit nécessaire pour mériter la protection de M. l'ancien évêque de Mirepoix, et m'ont fait dire que le clergé me sçauroit très mauvais gré d'avoir fait supprimer cet article... » (*Lettre à mon père du 11 juillet 1754*, B.N. Nouv. Acq., 3345, fol. 147r).

23. Senghas, « The Abbé Mallet », p. 51, note 22. Bien entendu, parce qu'elle voit en l'abbé Mallet un libéral éclairé, Mme Senghas donne une interprétation très différente de ces documents.

théologien provincial au poste de Professeur Royal de Théologie au Collège de Navarre, honneur qu'il serait difficile d'expliquer autrement. Tout cela est assez spéculatif, certes, et n'est d'ailleurs pas essentiel à ma démonstration. Car, quel qu'ait été le degré auquel l'abbé Mallet se soit laissé manœuvrer par le « plus ardent ennemi » de l' *Encyclopédie*, il est clair, d'après le contenu de ses articles, qu'il écrivait pour le compte des ennemis de la tolérance religieuse.

Mais, dans ce cas, pourquoi D'Alembert fit-il tout pour le peindre sous les traits d'un avocat de la tolérance et d'un conciliateur à l'esprit philosophe ? A ce propos, peut-être faudrait-il souligner le fait que maints intérêts de l'abbé Mallet font de lui un encyclopédiste compétent. On remarque la vaste étendue de ses connaissances historiques, par exemple : ainsi, parmi ses 2 000 contributions à l' *Encyclopédie*, on trouve des articles sur tous les sujets, de la lettre « A » et des emplacements géographiques, à HARMONIE (en stylistique) et HARPONNEURS, sans mentionner ses nombreux écrits sur les monuments antiques. Et puis, même dans le domaine religieux, on trouve des articles évitant résolument un parti-pris tendancieux qui prêterait à controverse. L'important article CROYANCE, par exemple (IV, 516B-517B), une des contributions les mieux écrites de l'abbé Mallet, présente ses opinions d'une manière subtilement persuasive ; cependant, il expose également les doctrines d'un auteur anglais sous un jour avantageant ce dernier. L'article CONTRIBUTION (IV, 145A-148B) est délibérément polémique en ce qu'il argumente à la fois contre la position jésuite extrême et celle des jansénistes. Mais, au moins, l'abbé montre toutes ses cartes et fait davantage d'efforts pour expliquer sa position modérée que pour dénoncer l'adversaire. Il mentionne même les *Lettres provinciales* de Pascal d'un ton approuvateur. Il ne se montre pas non plus féroce envers les jansénistes au point de ne pas trouver de mérite dans l'œuvre d'Arnauld la plus populaire, et aussi la plus approuvée par le clergé, *De la fréquente Communion* (III, 732A-737A).

D'un autre côté, il faut dire aussi qu'un grand nombre de ses articles religieux donnent l'apparence d'être purement factuels dans leur présentation alors qu'en réalité, si on les examine d'assez près, on s'aperçoit que l'abbé Mallet poursuit activement ses visées personnelles. Ainsi, AUGUSTIN (I, 877A-B) semble inoffensif jusqu'à ce que l'on arrive à la fin, où l'abbé Mallet déclare posément — comme s'il n'existait aucune autre vue possible — que l'*A ugustinus* de Jansénius est le livre d'où les célèbres « cinq points » sont tirés. Bien évidemment, l'abbé Mallet n'ignorait pas l'importance de la question, ni la masse de publications jansénistes affirmant prouver exactement le contraire : à savoir, que l'on ne peut trouver les cinq points nulle part dans cette œuvre de Jansénius. L'abbé Mallet n'a simplement aucune intention de présenter les deux côtés. De même, dans l'article AUGUSTINIENS (I, 878A-B), qui consiste essentiellement en une liste,

24.

d'apparence anodine, de doctrines on découvre que, selon l'abbé Mallet, les disciples orthodoxes de saint Augustin croyaient à la « grâce suffisante », par opposition au vraisemblablement peu orthodoxe Jansénius qui, ainsi que les lecteurs venaient de l'apprendre dans l'article AUGUSTIN, rejetait la grâce suffisante comme étant entachée de pélagianisme. Une fois de plus, les jansénistes se retrouvent perdants.

Mais peut-être trouvera-t-on une façon plus impartiale et philosophique d'aborder le problème dans l'article que D'Alembert choisit entre tous pour en faire l'éloge :

Notre estimable collègue méritait surtout les bontés du Souverain par son attachement inviolable à nos libertés et aux maximes du Royaume, deux objets que les auteurs de l'Encyclopédie se feront toujours une gloire d'avoir devant les yeux. On peut se convaincre par la lecture du mot *Excommunication* imprimé dans ce Volume, que M. l'Abbé Mallet pensait sur cette importante matière en Citoyen, en Philosophe, et même en Théologien éclairé sur les vrais intérêts de la Religion. (*Éloge*, p. v)

Cela est certes dit avec grande élégance, mais nous avons déjà vu, dans l'article CONSTITUTION UNIGENITUS, que l'abbé Mallet ne s'apparentait en rien à un champion des droits gallicans (pour lesquelles termes de D'Alembert, « liberté » et « maximes », sont des mots code) par opposition à l'ingérence du pape. De plus, si l'on étudie l'article EXCOMMUNICATION depuis la perspective gallicane, il se révèle être, au mieux, un mélange où le positif se trouve contrebalancé par le négatif. Dans la partie de l'article à laquelle D'Alembert fait allusion, l'auteur s'oppose fortement au droit du pape à s'immiscer dans les pouvoirs temporels d'un souverain. Citant abondamment Fleury et la Déclaration du clergé français de 1682, l'article montre que le pape n'a pas le droit de déposer un souverain ou de déclarer que des sujets ne doivent plus obéissance à leur roi si celui-ci est excommunié.

Jusque là, l'article pourrait confirmer la description de D'Alembert; quoi qu'il en soit, il réaffirme manifestement l'opinion établie à ce sujet depuis Louis XIV et à laquelle personne en France ne se serait alors opposé, excepté peut-être une minorité silencieuse de jésuites d'extrême-

24. Dans le courant de cet article, on trouve des renvois à *MOLINISME*, X, 619B-630B et *TRONISTES*, XVI, 294B-295B, tous deux écrits dans le même style qu' *AUGUSTINIENS* et assumant la même position théologique que celle de l'abbé Mallet, mais ne portant aucune signature. Il est entièrement possible de les lui attribuer, toutefois, étant donné qu'ils furent publiés dix ans après sa mort et que, comme on le verra par la suite, ses éditeurs apportèrent un certain nombre de changements à ses articles.

25. Voir *Le Gallicanisme de Bossuet*, par Aimé-Georges Martimort, Paris, 1953, pp. 443-479.

droite. Cependant, un peu plus loin dans l'article, l'abbé Mallet déclare sans sourciller que, même si quelqu'un a été *injustement* excommunié, il doit, selon la juridiction de l'Église, se soumettre à l'excommunication. Il déclare en outre que, même injuste, l'excommunication doit « toujours être crainte ». L'abbé Mallet reprend ici les mots exacts de la bulle *Unigenitus* et se range de nouveau du côté des partisans de la papauté contre les jansénistes.

Bien entendu, le problème de l'excommunication avait connu une crise aiguë lors de la querelle déclenchée par l'acceptation de cette bulle. La condamnation, par le pape, de la croyance de Quesnel selon laquelle « la crainte même d'une excommunication injuste ne doit jamais empêcher de faire notre devoir »²⁶ représenta, pour beaucoup, le point où le pape avait outrepassé son pouvoir légitime et, par la suite, de nombreux individus ayant demandé un recours contre la bulle ou ne pouvant fournir de « billets de confession » furent en fait excommuniés. Mais sans même tenir compte de ces questions, ce que l'on peut aisément déduire de la déclaration de l'abbé Mallet est que la décision du pape envers les jansénistes avait beau être injuste, ces derniers ne pouvaient plus se considérer chrétiens catholiques ni prétendre aux sacrements. Ce n'est guère la position d'un champion des libertés gallicanes et, en fait, ce genre d'article pourrait bien avoir été l'une des raisons non précisées pour lesquelles les *Nouvelles ecclésiastiques* des jansénistes devinrent si farouchement hostiles à l'entreprise encyclopédique.

Il reste encore d'autres mystères dans l'une des plus étranges productions parues sous l'initiale de l'abbé Mallet, l'article *LIBERTÉ DE PENSER* (IX, 472B-474A), publié en 1765, dix ans après la mort de l'abbé. On l'a traditionnellement interprété comme un écrit conservateur, ce qui est le cas pour son ensemble²⁷. Mais, à mon avis, l'article n'est pas aussi conservateur dans sa totalité qu'il ne l'est au début. Au commencement, l'abbé Mallet établit une distinction entre la « bonne » libre pensée, « cette généreuse force d'esprit qui lie notre persuasion uniquement à la vérité », et la « mauvaise » libre pensée, qui signifie, selon les « esprits forts », soumettre les questions à un examen (les termes de l'abbé sont : « un examen libre et exact ») et finir sans conviction aucune (« l'inconviction »). L'abbé Mallet fait valoir que la première sorte de libre pensée est digne d'éloges, tandis que la seconde est répréhensible et digne de réfutations. Jusqu'à ce point, l'abbé Mallet reste égal à lui-même, surtout en ce qui concerne sa position inébranlable vis-à-vis de la condamnation du libre examen. Mais l'article semble alors emprunter une voie totalement diffé-

26. Le texte est cité dans *La Querelle de l'Unigenitus*, par J.F. Thomas, Paris, 1949, 32.

27. Voir *The Encyclopédie*, par J. Lough, Londres, 1971, p. 139-140.

rente, et, en fait, repart de nouveau avec une troisième opinion sur la « liberté de penser » : « La véritable *liberté de penser* tient l'esprit en garde contre les préjugés et la précipitation. Guidée par cette sage Minerve, elle ne donne aux dogmes qu'on lui propose, qu'un degré d'adhésion proportionné à leur degré de certitude... »

Cela ressemble de façon suspecte à l'« examen libre et exact » que l'abbé Mallet vient juste de condamner ! Quant à l'expression « cette sage Minerve », elle ne semble guère typique du style dépouillé de l'abbé Mallet. On se demande aussi pourquoi quelqu'un d'une orthodoxie aussi conservatrice insisterait, comme le fait l'auteur de cet article, sur la nécessité d'interroger nos convictions religieuses afin de compenser les préjugés de l'éducation et d'exhorter chacun à se montrer particulièrement prudent avant d'accepter des doctrines qui se disent accompagnées de miracles ²⁸. L'abbé Mallet n'était aucunement anti-rationaliste, comme on peut le constater dans son article *CROYANCE* : et il n'avait aucune patience envers les superstitions vulgaires liées aux amulettes ou aux augures. Mais son point de vue modéré et prudemment circonscrit de l'usage de la raison en matière de foi est à cent lieues du rationalisme cartésien et de la méthode critique proposée ici. Je voudrais suggérer que cet article contient un autre exemple de passage remanié par les éditeurs, qui ont probablement conservé les mots de l'abbé, mais déformé leur sens afin d'en rendre la teneur plus « philosophe » — tout comme dans l'article *PACIFICATION*.

La deuxième partie de l'article *LIBERTÉ DE PENSER* suit le même schéma. Elle commence manifestement comme une condamnation du célèbre libre penseur Anthony Collins, mais, au fur et à mesure que l'on avance, les critiques deviennent tellement atténuées par des hésitations, voire des traits favorables, que l'on se demande si l'abbé Mallet est réellement contre lui ou pas — oscillation tris peu caractéristique de la façon dont il traite habituellement l'impiété. Peu vraisemblables aussi sont les réflexions personnelles que l'on trouve ici. Car, bien qu'il lui arrive

28. Parce que ces deux arguments jouaient un rôle majeur dans les polémiques calvinistes contre les catholiques et parce que le chevalier de Jaucourt venait d'une famille protestante et utilisait souvent de semblables arguments dans l' *Encyclopédie*, il est probable qu'il ait été l'auteur de ce passage.

29. Ainsi, dans la phrase suivante, je suis persuadé que les mots que j'ai mis en italique furent ajoutés par les éditeurs et que leur effet est de renverser partiellement le sens original : « Il est vrai que les convaincus [c'est-à-dire les libres penseurs] en imposent et doivent en imposer par la liste des grands hommes, parmi les anciens, qui selon eux se sont distingués par la liberté de penser... »

Pour le reste, je soupçonne qu'ici « convaincus » est une invention des éditeurs, destinée à remplacer le mot original « incroyants » ou « libres penseurs », plus brutal. Je suis également persuadé qu'au début de l'article ni l'adjectif « généreuse » ni l'expression « un examen libre et exact » ne sont authentiques. Le premier semble déplacé du point de vue stylistique ; la seconde remplace probablement « libre examen » qui, du fait de son sens moins favorable, cor respond mieux au point de vue de l'abbé.

parfois d'exprimer son opinion au moyen d'un *je*, l'abbé Mallet préfère normalement parler soit de façon objective soit à travers les écrits des autres. Ici, au contraire, le ton extrêmement personnel a une qualité presque méditative. Il va sans dire que le véritable abbé Mallet était plus dur, et sa voix, plus âpre.

Mais la preuve absolument décisive que cet article a été modifié, et même foncièrement remanié par les éditeurs, est le fait qu'en passant on fait dire à l'abbé Mallet quelque chose de favorable sur la tolérance:

On ne peut nier qu'il n'y ait eu et qu'il n'y ait parmi les convaincus [c'est-à-dire les libres penseurs] des hommes du premier mérite ; que leurs ouvrages ne montrent en cent endroits de l'esprit, du jugement, des connaissances, qu'ils n'aient même servi la religion, en en décriant les véritables abus ; qu'ils n'aient forcé nos théologiens à devenir plus instruits, et plus circonspects, et qu'ils n'aient infiniment contribué à établir entre les hommes l'esprit sacré de paix et de tolérance... (IX, 473B) ³⁰.

L'abbé Mallet n'a jamais écrit ces mots. Mais il était la dernière personne à qui l'on aurait dû confier l'article *LIBERTÉ DE PENSER* — ainsi que les éditeurs l'avaient manifestement compris.

Il reste encore beaucoup à apprendre sur les articles religieux de l'abbé Mallet. Cependant, à partir de ces seules investigations préliminaires, on peut conclure que ce protégé de l'ancien évêque de Mirepoix agissait de façon délibérément subversive envers les objectifs « éclairés » de l' *Encyclopédie* et servait en fait l'élément réactionnaire du clergé français. Ensuite, il est également clair que, lorsque l'on étudie ses articles religieux, il faut veiller à distinguer ceux qui furent publiés avant sa mort, en 1755, et ceux qui parurent plus tard, puisque, dans ces derniers, les éditeurs apportèrent parfois des changements significatifs afin de redresser la situation. Peut-être pourrait-on aussi en déduire — et ceci, bien entendu, relève purement de l'hypothèse — que si D'Alembert, dans son éloge funèbre de l'abbé, fait de lui un individu aussi modéré, tolérant, et philosophe, c'est parce que les éditeurs eux-mêmes avaient résolu que de telles vertus transparaîtraient dorénavant dans ses articles.

Walter E. REX

University of California, Berkeley
(traduit de l'anglais par Renée Morel)

30. L'abbé Mallet continue en déclarant, plutôt longuement, que, d'un autre côté (« mais... »), l'impiété est souvent un moyen auquel les esprits médiocres ont recours afin d'obtenir l'attention d'un public de lecteurs qui, autrement, ne les remarqueraient pas. A mon avis, la dernière partie de ce passage est plus authentique. Comme on peut s'en douter, son sens n'est pas cohérent avec celui de la première partie.

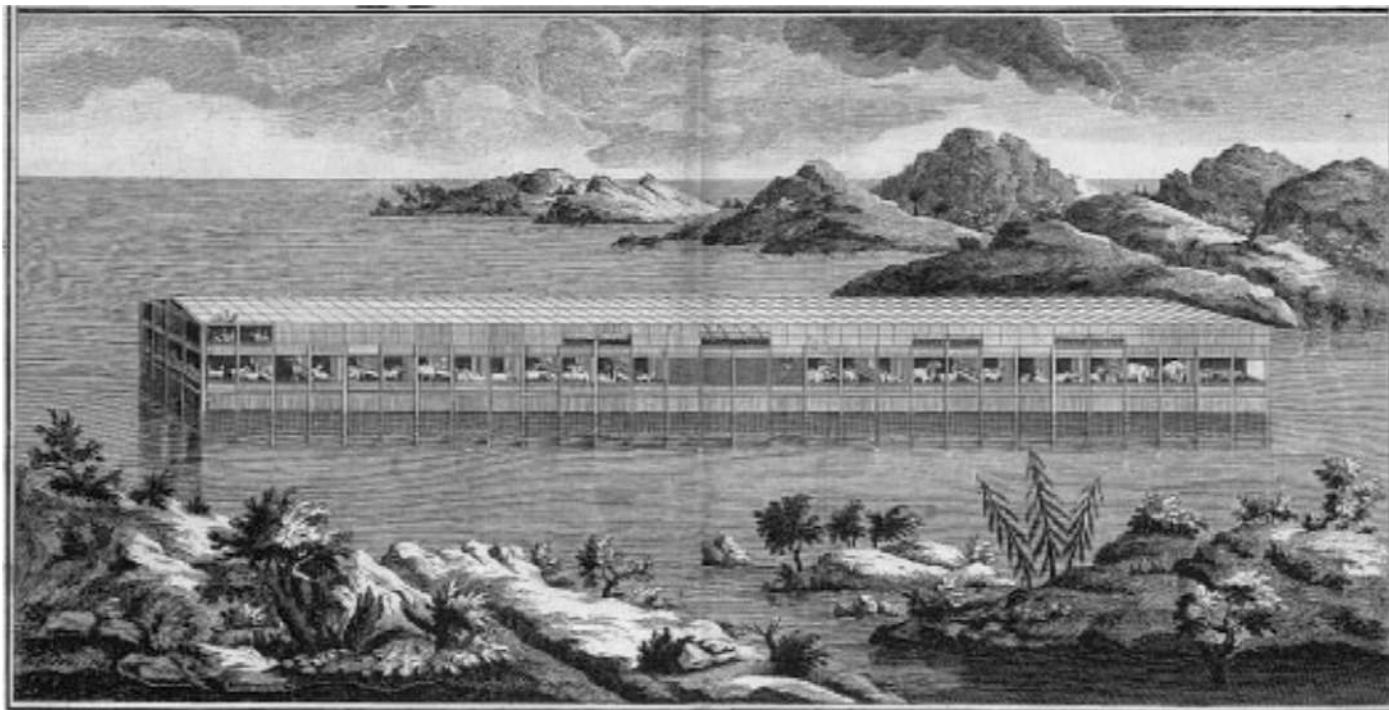


Figure 1.

L'arche de Noé, d'après les planches du *Supplément à "Encyclopédie"* (1777).

Cette reconstitution est tirée d'un ouvrage de référence anglais ; elle ne s'appuie pas sur l'article de l'abbé Mallet (voir le Supplément, L 534A-B). Reproduit avec la permission de la Bancroft Library, Université de Californie, Berkeley.

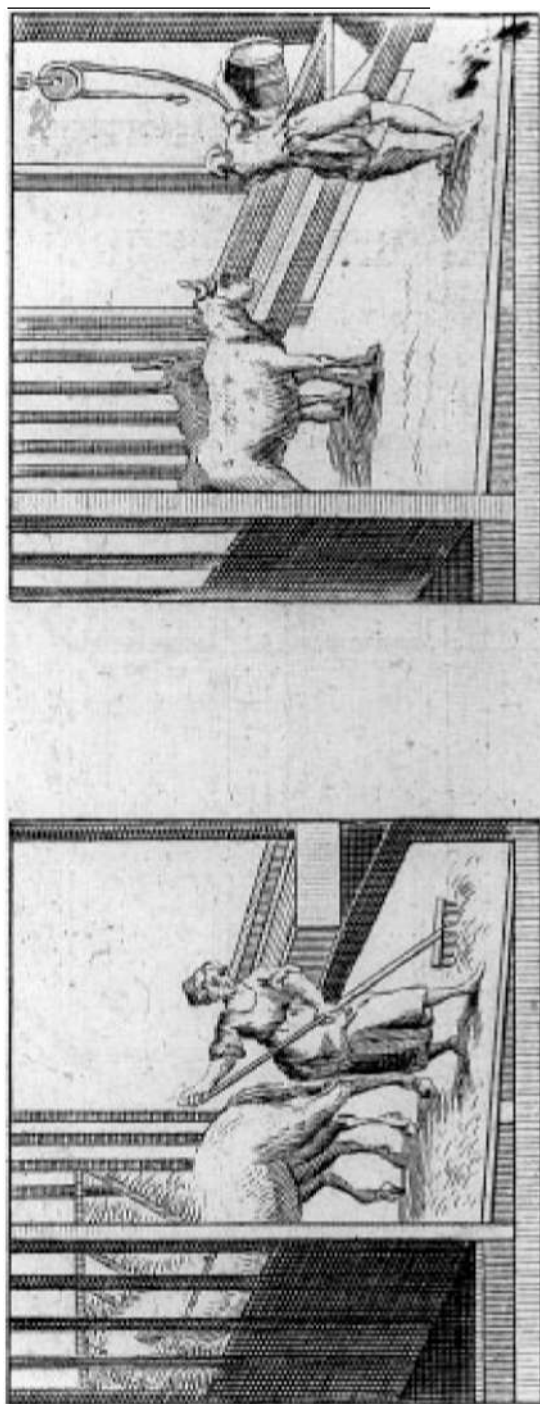


Figure 2.

Deux encarts (agrandis) provenant du *Supplément à l'Encyclopédie* (1777).

A gauche : le nettoyage des stalles ; à droite, le remplissage des abreuvoirs. Reproduit avec la permission de la Bancroft Library, Université de Californie, Berkeley.

